

Retour en Grasse

SES FLEURS ET SON SAVOIR-FAIRE SONT RECHERCHÉS PAR LES GRANDES MAISONS DE COUTURE. ENTRE RÉCOLTE TRADITIONNELLE ET INNOVATION OLFACTIVE, LA RÉGION DE GRASSE S'IMPOSE À NOUVEAU DANS L'UNIVERS DU PARFUM.

PAR MARION VIGNAL

Cela faisait longtemps que Grasse n'avait pas connu un mois de mai aussi intense. Pendant que, à Pégomas, les cueilleurs démarraient la récolte des fameuses roses centifolia réservées à Chanel, la maison Christian Dior inaugurait en grande pompe le château de la Colle Noire, ancienne résidence du couturier, et faisait visiter les plantations de ses producteurs exclusifs. Au même moment, dans le centre de Grasse, les ouvriers redoublaient d'efforts pour terminer la réhabilitation du domaine des Fontaines Parfumées, propriété du groupe LVMH. L'endroit abritera, dès septembre, le laboratoire de création de deux enfants du pays : François Demachy, parfumeur de Dior, et son confrère Jacques Cavallier, en charge de la création des parfums Louis Vuitton. Un nouveau défi de diversification pour le célèbre malletier qui avait tenté l'aventure olfactive dans les années 20 sans lui donner suite. À nouvelle époque, nouvelle stratégie. « Nous aurions pu nous installer dans un immeuble avec vue sur le pont Neuf, explique Jacques Cavallier, de son bureau encore en chantier, mais nous voulions être au plus près du savoir-faire, c'est donc à Grasse qu'il fallait aller. » Près des matières premières, des sacs de pétales de rose et du soleil du Midi qui rendent les photos plus belles.

Il y a encore dix ans, personne n'aurait imaginé pareil scénario : la culture des plantes à parfum avait presque disparu de la région. Grasse, défigurée par les constructions, n'attirait que les professionnels de la parfumerie et des touristes fans de parfums. Jacques Cavallier lui-même ne cache pas son étonnement à pratiquer son métier de parfumeur-créateur depuis son village d'origine. Lui pour qui, pendant très longtemps, la création des parfums signifiait déménager à Paris, voire à New York, près des maisons des couturiers. C'est pourtant dans la petite ville des Préalpes qu'a choisi de s'implanter le groupe de luxe. « LVMH recherche des projets qui retournent aux sources, et les sources sont à Grasse », résume Jean-Pierre Leleux, sénateur des Alpes-Maritimes et ancien maire de Grasse. À l'heure de la mondialisation, la ville, longtemps restée dans l'ombre des usines d'extraction qui fournissent les marques ou aux mains de quelques établissements historiques (avec, en leader du tourisme local, la maison Fragonard, dirigée par les sœurs Costa), s'impose comme un symbole de savoir-faire et de qualité. Deux mots-clés de l'industrie du luxe et des parfums de plus en plus soumise aux restrictions sanitaires et à une demande de transparence. Murs ocre flambant neufs et discrets volets vert clair, la bastide des Fontaines Parfumées se dresse avec fierté sur la colline, face à la Méditerranée en contrebas. Le chiffre 1640, gravé en italique sur le fronton à l'entrée, rappelle que cet endroit, même s'il vient d'être entièrement refait à neuf, a traversé le temps. Racheté il y a quatre ans à la mairie de Grasse qui n'avait pas les moyens de le réhabiliter, le domaine fait partie des lieux les plus emblématiques du patrimoine



ENQUÊTE

local. Traversé par une source, entouré d'un jardin de presque un hectare, ce site résume à lui seul la destinée de Grasse : une cité médiévale de tanneurs de cuir devenue, dès le XVII^e siècle, le lieu de fabrication des gants parfumés puis une ville de production de parfums, aujourd'hui surtout réputée pour la transformation des matières premières naturelles à destination de la parfumerie (distillation moléculaire, extraction au gaz carbonique...). Quelques usines se partagent ainsi le marché du naturel – dont Mane, Robertet et LMR (Laboratoire Monique Rémy). « Grâce à elles, nous pouvons explorer de nouvelles pistes olfactives et faire évoluer nos créations », souligne le Grassois Jean-Claude Ellena, parfumeur conseiller de la maison Hermès (dont Christine Nagel a pris la suite), qui a installé son laboratoire à Cabris il y a sept ans, précédant ses confrères et suivant les traces d'Edmond Roudnitska, à Spéracèdes. « Pour un de mes parfums, je voulais utiliser de la bigarade, ce qui n'avait jamais été fait. LMR a accepté d'effectuer des premiers tests pour moi et a réussi à obtenir un produit très intéressant. J'en ai commandé 5 kilos pour réaliser Cologne Bigarade des Editions de Parfums Frédéric Malle. Aujourd'hui, LMR en vend 20 tonnes par an à toute la parfumerie. »

À Grasse, Jacques Cavallier compte bien profiter de cette proximité avec les usines pour tirer le meilleur de leur expertise sur le naturel : « Grasse est le comptoir mondial des matières premières, il règne ici un esprit start-up, on expérimente. Et puis rien ne viendra remplacer une belle bergamote ou une belle rose de Grasse. C'est important de mettre de la qualité dans les flacons. Il y a deux mille lancements par an, il faut se différencier. » Même son de cloche du côté de François Demachy qui n'a pas hésité à mettre en valeur son utilisation de l'absolue rose de mai (celle de Grasse) pour son dernier opus baptisé La Colle Noire, de la Collection Privée Christian Dior, ainsi que pour le dernier Miss Dior Absolutely Blooming, qui sortira en septembre. Même si cette rose, travaillée en absolue, ne s'utilise qu'en quantité infinitésimale en raison de son prix très élevé mais aussi de sa faible disponibilité. « Cette demande sur le naturel et sur la qualité grassoise ne laisse pas insensibles les maisons de luxe concurrentes qui n'hésitent pas à en pointer les limites. Chez Cartier, la créatrice Mathilde Laurent, dont le laboratoire est installé au dernier étage de la Fondation Cartier, un bâtiment signé Jean Nouvel, rappelle que « même si le discours sur les molécules fait moins rêver que celui sur les champs de roses, il est important de dire que la parfumerie résulte d'une alliance du naturel et du synthétique, que les deux sont indispensables ». Pour Olivier Polge, le parfumeur de Chanel, il est périlleux de parler de qualité dans des jus produits en quantité industrielle. « Il y a une surenchère sur le terroir actuellement qui n'est pas à la hauteur de la réalité », commente-t-il sobrement.

En question, la faible production de jasmin et de roses qui ne permet pas une utilisation significative de ces matières d'exception dans les parfums vendus à des millions d'exemplaires dans le monde. La maison Chanel peut se targuer d'avoir pris de l'avance en étant présente à Grasse depuis 1987 par le biais de son partenariat avec la famille Mul. Leur exploitation est la plus grosse productrice de plantes à parfum de la région (25 hectares). Toutes leurs récoltes sont destinées



Avant distillation, la rose de mai, aussi appelée rose centifolia, est récoltée à la main



“
TERRE D'ALLUVION
ENTRE AIR DE
LA MER ET VERT DE
LA MONTAGNE,
LA RÉGION
DE GRASSE EST
BÉNIE DES DIEUX.

JOSEPH MUL,
PRODUCTEUR DE PLANTES

”

à la fabrication des parfums Chanel. Olivier Polge explique : « Au départ, ce partenariat avait été mis en place par mon père [Jacques Polge] qui tenait à préserver la culture du jasmin local, le grandiflorum, présent dans la formule d'origine du N° 5 d'Ernest Beaux. Ce dernier est beaucoup plus beau et opulent que le jasmin d'Égypte. » Dans son champ de Pégomas, Joseph Mul, le patriarche, précise : « Il sert d'étalon à tout ce qui peut se produire ailleurs dans le monde, mais il est aussi dix à vingt fois plus cher que les autres. » Il en est de même pour l'absolue de rose de mai que Chanel n'utilise que pour l'Extrait de N° 5, soit la version la plus haute couture du mythique parfum. Le partenariat avec la famille Mul correspond à la relation entretenue dans la mode avec les métiers d'art entre un créateur et un artisan, détenteur d'un savoir-faire unique. Olivier Polge souhaite aller plus loin en travaillant la distillation sur mesure avec les laboratoires de Chanel. Un distillateur maison est déjà en place au milieu des champs, garantissant la traçabilité, mais de nouveaux protocoles d'extraction sont aussi à l'étude. « On ne peut pas protéger le naturel avec un copyright, souligne le parfumeur de Chanel. En revanche, on peut protéger le savoir-faire, donc la transformation de la matière. » Une autre façon de se différencier. ○ ○ ○

ENQUÊTE

RETOUR EN GRASSE

Grasse et sa région



Après Chanel, au domaine de la famille Mul, Dior et Vuitton installent leurs laboratoires aux Fontaines Parfumées à Grasse.

○ ○ ○ Il faut de l'imagination aujourd'hui pour se rappeler que, il y a cent ans, les collines grassoises étaient pleines de roses, de lavandes, de mimosas, de fleurs d'oranger ou de tubéreuses. Sur les quelque soixante producteurs de l'époque, il n'en reste plus qu'une petite dizaine aujourd'hui. Sous la pression immobilière, les terrains ont peu à peu été cédés. Parallèlement, la production de plantes à parfums s'est délocalisée à l'étranger, dans des pays comme la Turquie, le Maroc, l'Égypte, utilisant une main-d'œuvre à prix cassés. Mais il semblerait qu'un nouveau cercle vertueux soit en train de se créer, encouragé par un mouvement de retour à la terre et par la demande des consommateurs d'une transparence accrue sur la fabrication des produits. Dans la lignée de l'industrie alimentaire, les questions de santé publique sont pour beaucoup dans le choix des marques de communiquer sur les composants du parfum. Autour de la productrice Carole Biancalana, du Domaine de Manon, s'est regroupé un groupe de jeunes agriculteurs bien décidés à renouer avec les fleurs. D'autant que la région de Grasse reste un lieu béni des dieux. « C'est une terre d'alluvions avec un microclimat favorable, à l'abri du risque de grêle, résume Joseph Mul. Le jour, l'air de la mer monte et rafraîchit les champs, la nuit, souffle le vent de la montagne. » Dior a ainsi le projet de replanter des fleurs oubliées avec ses producteurs partenaires comme le Clos de Callian d'Armelle Janody. La marque s'investit auprès de Carole Biancalana dans l'association Les Fleurs d'exception du pays de Grasse pour redonner à la région

grassoise sa vocation première. Depuis sept ans, les deux femmes portent la voix des agriculteurs (tous biologiques) et tissent des liens solides avec les marques de luxe (qui peuvent garantir leur équilibre économique) comme avec les élus locaux. Ces derniers sont de plus en plus nombreux à répondre à l'appel. « Au départ, les acteurs ne croyaient pas en cette symbiose, avoue la productrice, mais nous les y avons amenés petit à petit. » La mairie de Montauroux a ainsi décidé de réserver des terrains aux agriculteurs plutôt que de les céder pour des projets immobiliers. Dans le même temps, la mairie de Grasse et Jean-Pierre Leleux mettent tout en œuvre afin d'obtenir le classement de Grasse au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco pour « son savoir-faire lié aux parfums ». Désormais ficelé, le dossier sera proposé par la France pour la prochaine commission en 2017. La promesse pour la région de moyens supplémentaires et d'une légitimité encore plus importante à l'échelle internationale. Pour les agriculteurs, le gage d'une vision à plus long terme et donc d'un avenir plus serein. Car le chemin est encore long. Il manque encore des greffeurs, maillon indispensable pour installer au bon moment les plants de fleurs comme les roses. « Les derniers à détenir ce savoir sont en train de disparaître », s'inquiète Armelle Janody. Les temps agricoles ne sont pas les mêmes que les temps économiques. Il faut trois ans avant de pouvoir récolter les roses de mai d'une nouvelle plantation. Quand il ne faut que quelques secondes au consommateur pour décider si un parfum lui plaît ou non. ■